

tu, le veut, à faire peur aux singes les moins farouches; baille tant que tu pourras; pris le bon Dieu dévotement; je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il faille avoir des yeux modestes; car, nul doute qu'ils seront alors encore assez fermés—déjeune raisonnablement, et ensuite, mets-toi vaillamment à l'ouvrage; ainsi tu récolteras ton grain en bon ordre. A l'autre, je lui dis: Eloigne-toi de l'auberge vite, et n'y entres plus jamais; casse ta vilaine cruche, si, pour toi, elle est un sujet de scandale; engrange ce beau blé que la divine Providence a eu la bonté de te donner; en le faisant, tes petits enfants mangeront du bon pain, ton épouse et toi aussi.

Puis, si pendant ce temps si précieux de la moisson, il t'arrive que ton pauvre corps se refroidisse trop, comme tu le dis souvent, fais-toi assaisonner par ton épouse, (elle le fera bien volontiers, j'ose le croire) un bon coup de *poivre rouge*, et prends-le vite. Je t'assure qu'il te réchauffera tout aussi bien qu'un verre de ce malheureux whisky que tu engouffreras si gloutonnement.

Plattsburgh, 13 mars 1870.

Oh! Les belles pommes! les belles pommes! s'écria tout-à-coup, un enfant jeune encore, que conduisait son père par la main. Eu même temps, il s'arrête soudain auprès d'une de ces tables si bien fournies de fruits, du marché Bonsecours, [car, c'était à Montréal.] et, il dit: "Papa! papa! achète moi donc une de ces belles grosses pommes rouges que je vois là."

Aussitôt, le père se rendit aux vifs desirs de son cher enfant. (Il devait l'aimer, car il était charmant et beau comme le jour.) Combien, vos pommes, dit-il, Madame. *Ten cents a piece: Dix cents pièce*, répartit la Dame; c'était une anglaise. "Certes! répliqua-t-elle, à son tour, c'est bien cher."

Qui, cher lecteur, c'est bien cher; et aussi, ce n'est pas bien commun d'en voir des monceaux, de ces fruits si délicieux, chez le grand nombre de nos cultivateurs.

Pourtant, c'est chez ceux que l'on devrait s'approvisionner de ces fruits. Et pourquoi ne le peut-il pas? lecteur. Ah! c'est que, malheureusement, il existe des préjugés trop grands contre la culture des arbres. On s' imagine qu'il faut une terre tout express pour cela; qu'il faut avoir fait une étude

toute spéciale pour diriger leur croissance et leur donner la taille que, parfois, on a besoin de leur faire subir; en un mot, que ça prend trop de temps pour en retirer des profits.

Voilà bien, par exemple, cher lecteur, ce qu'on peut appeler de l'égoïsme. Oui: c'est ainsi qu'ont raisonné la plupart de nos pères. Il ont fait la même réflexion. C'est à leur égoïsme que nous devons le triste état de nos terres; et c'est de ce mauvais sentiment, disons-le, lecteur, que vos enfants auront à souffrir, si vous demeurerez indifférent aux avis que j'vous donne à ce sujet. Il en coûte cependant bien peu de planter un faible arbrisseau, et de diriger sa croissance pendant quelques années.

C'est, du reste, souvent le seul moyen de faire prononcer son nom par les générations futures, si disposées à oublier les morts. Je veux croire que ce souvenir soit, pour le planteur, une bien faible indemnité pour ses soins et ses dépenses; mais il me semble que l'on doit être heureux de faire le bien, même lorsque l'on ne doit pas en profiter soi-même.

D'ailleurs, dix ans sont plus que suffisants à un pommier pour commencer à payer, avec usure, le travail et les soins de celui qui l'a planté; or, qui ne se promet pas de vivre encore dix ans?

Qu'un jeune homme, par exemple, de quinze, seize, dix-huit, vingt ans, tandis qu'il repose encore sous le toit paternel, qu'alors rien ne l'occupe, plutôt que de rôder, vagabonder ici et là, qu'un jeune homme, dis-je, se fasse une pépinière, qu'il en dirige sa croissance—ça ne lui absorbera pas un temps absolument long—et puis, quand il quittera son père pour aller s'établir sur une terre, il pourra alors, lui aussi, se planter un verger qui ne lui fera certes, point de mal.

Au contraire, l'on a vu des personnes qui doivent aujourd'hui leur prospérité aux produits de leurs vergers. Dans le cas où la divine Providence ne vous permettrait pas de jouir de vos travaux, néanmoins vos enfants pourrout, un jour, en jouir; et, avec reconnaissance, ils béniront le nom du père laborieux et prévoyant de qui ils tiendront leur héritage.

[A continuer.]

A P I C U L T U R E .

L'apiculteur, comme tous les ouvriers des diverses professions, a besoin d'étudier son art, de le comprendre, de le raisonner.

De la manière de se conduire avec les abeilles.

Le créateur a pourvu l'abeille d'un aiguillon pour sa défense, et la défense de sa ruche. Les hommes et les bêtes avides de miel, qui depuis longtemps cherchent et dévalisent sans relâche ces pauvres petites ouvrières qui ramassent le miel, en auraient peut-être déjà exterminé la race, si elles n'avaient eu pour se défendre leur aiguillon vénéneux dont la piqure est douloureuse.

Du reste, l'abeille n'emploie son aiguillon que dans le but qui lui a été assigné par la Providence, et nous devons pour cela ne pas lui garder de rancune. L'abeille ne pique que lorsqu'on lui fait du mal ou qu'on l'irrite, lorsque elle et sa ruche sont en danger, ou qu'elle le sent; et alors son arme est simplement défensive.

Par conséquent, celui qui craint d'être piqué doit éviter autant que possible tout ce qui peut non-seulement irriter les abeilles, mais leur paraître hostile.

Voici quels sont les principales règles d'une conduite préventive;

1o. *Il faut éviter tout dérangement inutile de la ruche.* Toute secousse imprimée à la ruche irrite les abeilles. Elles craignent que cela ne cause la chute de leurs rayons, ou qu'il ne vienne un ennemi: elles accusent alors tout individu ou tout animal qu'elles rencontrent devant la ruche d'être la cause de leur effroi, et elles cherchent à le mettre en fuite en le piquant de leur aiguillon.

On connaît des exemples de bestiaux tels que des porcs, des chevaux ou des vaches que le cultivateur avait laissé par étourderie s'approcher des ruches. Ces bêtes se frottaient au rucher ou bien renversaient même les ruches, et elles étaient tuées par les piqures des abeilles irritées. Les abeilles s'irritent des mouvements que font les chevaux en tournant la tête, ou en battant l'air de leur queue, la terre de leurs pieds.

De ceci l'on doit conclure que le rucher doit occuper une place où rien ne vienne le déranger, non-seulement en hiver, mais aussi en été.